



Mes voisins les Yamada

Houhokekyo Tonari No Yamada-Kun
de Isao Takahata

Fiche Technique

Japon - 1999 - 1h44
V.O. sous-titrée et V.F.
Couleur
Film d'animation

Réalisateur :
Isao TAKAHATA

Scénario :
Isao TAKAHATA
d'après la bande dessinée de
Hisaichii ISHI

Directeurs d'animation :
Osamu TANABE
Yoshiyuki MOMOSE

Chef animateur :
Kenichi KONISHI

Direction artistique :
Naoya TANAKA
Yuji TAKESHIGUE

Coloriste :
Michiyo YASUDA

Musique :
Akiko YANO



Résumé

En France, ils s'appelleraient Dupont ; aux Etats-Unis, Simpson ; au Japon, ce sont les Yamada. Nonoko, l'espiègle cadette, nous présente un à un les membres de sa famille : le père, Takashi, gentil homme d'affaires un peu bougon qui court prendre son train chaque matin pour rejoindre son travail en banlieue ; la mère, Matsuko, femme au foyer boulotte et flemmarde qui a bien du mal à varier les menus quotidiens ; Noboru, le frère, ado qui déteste étudier et passe son temps entre le collège et son club de base-ball ; Shige, la Grand'Mère, septuagénaire à la langue bien pendue qui s'occupe en faisant du bénévolat dans le quartier. Enfin Pochi, le chien qui regarde s'agiter ce petit monde d'un œil philosophe,

comme le Snoopy de Schulz perché sur sa niche. Les scènes de la vie de tous les jours se succèdent (Papa a oublié son sac en partant au bureau ; Papa et Maman se disputent la télécommande pour changer de chaîne ; Noboru rougit au téléphone quand une copine l'appelle) rehaussées de deux mini-drames : la fillette s'égaré dans un grand magasin déclenchant la panique du kidnapping ; au crépuscule, mère et grand-mère sont enlevées, une confrontation a lieu entre voisins, loubards et yakusi. L'hilarante dernière scène, un karaoké géant où tous les personnages entonnent une version japonaise de " Que sera, sera ", revêt un caractère ouvertement optimiste : malgré tout, la famille a du bon !

L E F R A N C E

www.abc-lefrance.com

Critique

Les Yamada, c'est *Le Petit Nicolas* de Goscinny à la mode nipponne, des petites saynètes miraculeuses et universelles. (...) Des scènes cultes - les deux mariages, la lutte pour la télévision, l'oubli de Nonoko au supermarché succèdent à des scènes plus posées. On oublie totalement les traits grossiers des personnages tant ils deviennent par la grâce de l'écriture des amis, des proches. Le travail sur les voix est aussi remarquable, contribuant grandement à la fabrication de personnages. On rit, on pleure, on applaudit à tout rompre quand Takashi s'imagine en super-héros ou quand il confond un discours de mariage avec la liste des courses. Isao Takahata a véritablement un don, celui d'évoquer des choses tristes - la mort, la vieillesse, l'abandon avec toujours de la tendresse et de la légèreté.

Yannick

Site : <http://www.ecrannoir.fr>

(...) Dès le milieu du film, le ton se fait plus grave, voire franchement existentialiste. Pour évoquer le fossé des générations, la vacuité de la vie de femme au foyer, mais aussi la vieillesse, le temps qui passe, la mort. Vincent Montagnana

Site : <http://www.chronicart.com>

Difficile en effet de faire plus original et plus personnel. Graphiquement, Takahata déploie des trésors d'ingéniosité pour respecter à la lettre le style - proche du graffiti - du créateur des Yamada. Minimalisme absolu : fonds blancs, personnages à peine esquissés, mais grâce à des prouesses informatiques, on retrouve le caractère brut du dessin, juste agrémenté d'aquarelles légères.

"Pourquoi surcharger ?, dit Takahata, chacun peut imaginer puisque le film renvoie le spectateur à son quotidien". Ce parti pris évoque l'art du haïku, ces poèmes japonais où tout est dit en quelques mots. Takahata a d'ailleurs eu l'idée géniale de parsemer son film de ses haïkus préférés [de Bashô et de Buson XVIIe et XVIIIe siècles].

Bernard Génin

Télérama (4 avril 2001)

Propos du réalisateur

Je voulais être fidèle aux situations montrées, à la sensibilité dont cette BD, si intensément japonaise, est pénétrée. (...) [Avec les haïkus], je visais un éclat de rire franc, un point de vue extérieur sur le monde qu'on était en train de décrire. (...) Dans ce film, bien que les personnages soient fictifs, je tiens à ce que le public ressente la réalité qui anime ces êtres à travers la manière même dont ils sont dépeints. Par exemple, dans le manga d'origine, (...) le seul meuble qu'on voit dans le salon est une commode. Cela ne veut pas dire que dans cette pièce il n'y ait rien d'autre. C'est que, pour évoquer un salon familial ordinaire, une commode suffit. De même, Takashi est un homme d'un certain âge avec une tête très grosse et des yeux comme deux petits points derrière des lunettes géantes. Cela ne veut pas dire littéralement qu'en ce moment son sosie arpente les rues au Japon. Cependant, la plupart des Japonais d'un certain âge reconnaîtront que Takashi les représente à la perfection. En un mot, aucun des personnages n'est une caricature méchante. (...) J'interprète le message de cette chanson [*Que sera, sera*] de la manière suivante : "*Les choses finiront par s'arranger, à condition de vivre le mieux possible aujourd'hui, au lieu de*

s'inquiéter constamment et pour maintenant et pour la suite."

Voilà ce que je voulais exprimer dans ce film. (...) Le dessin essentiel est fait à la main. La technologie digitale n'est qu'un moyen, un outil qui rend le processus plus efficace.

Le réalisateur

Isao Takahata est né en 1935 à Ise, dans la province de Mie. Après ses études de littérature française à l'université de Tokyo, il intègre directement les studios d'animation Toei Animation. Là, il collabore à l'écriture de scénarii pour de nombreuses séries télévisées et passe par les divers stades de la production avant d'arriver à la réalisation.

En 1968, il réalise sa première série, **Horus, fils du soleil**. Son ami, Hayao Miyazaki s'occupe de la partie animation. Les deux hommes se connaissent bien, ils ont déjà travaillé ensemble sur plusieurs séries et leur collaboration se poursuit encore aujourd'hui.

Takahata s'impose ainsi comme l'un des plus talentueux réalisateurs de la Toei. Il travaille aussi pour les studios Nippon Animation et Tokyo Movie Shinsha.

En 1982, il réalise un court métrage musical d'animation **Goshu joue du violon** qui remporte un grand succès.

En 1984, Isao Takahata et Hayao Miyazaki quittent les studios pour lesquels ils travaillent régulièrement afin de développer plusieurs projets pour leur propre compagnie de production, le studio Ghibli.

Ils vont concrétiser leurs rêves d'animation sans être tenus de se conformer aux impératifs commerciaux et graphiques.

Si Miyazaki privilégie le merveilleux, l'aventure et les mondes imaginaires: **Nausicaa, Castle in the Sky, Porco Rosso** et **Totoro**, Takahata enracine profondément ses films dans la réalité et le quotidien : ce sera, en 1987, **L'histoire de la**

rivière Yana un documentaire conçu sous forme de dessin animé et en 1988, **Le tombeau des lucioles**, le premier film important de sa carrière.

Succès critique et commercial aidant, il réalise, en 1991, **Only Yesterday**, une œuvre intimiste qui dépeint le retour d'une jeune citadine de Tokyo dans la campagne japonaise.

Son dernier film, réalisé en 1994, **Pompoko**, fable écologiste et humaniste, raconte la lutte des tanukis (blaireaux japonais) contre l'urbanisation. Ce film a remporté un immense succès au Japon, battant même les records d'entrées du **Roi Lion** des studios Disney. Il a reçu le Grand prix du long métrage d'animation au Festival du film d'animation d'Annecy en 1995.

Dossier Distributeur

Filmographie

Horus son of the sun 1968
Les aventures d'Horus, fils du soleil

Panda Kopanda 1973
Les aventures de bébé Panda

Panda Kopanda
Les aventures de bébé Panda 2 : le cirque de la pluie

Jalinko Chie 1981
Les aventures de la petite Chie

Celo Hiki no Goshu 1982
Goshu joue du violon

Yanagawa Monogatari 1987
L'histoire de la rivière Yana

Hotaru no Haka 1988
Le tombeau des lucioles

Omoide Poro Poro 1991
Only Yesterday/Les souvenirs ne s'oublent pas

Pompoko 1987

Mes voisins les Yamada 1999

Documents disponibles au France

Télérama - 4 avril 2001
Les Inrockuptibles - 4 avril 2001
Positif - n°482 - p 30 à 36 - Avril 2001
Les Cahiers du Cinéma - n°556 - p 103 - Avril 2001
Dossier distributeur